

► **Focus** Les huit Etats qui feront l'élection.
Page 20

► **Grand entretien** Obama et la question raciale
Page 21

Dossier spécial Etats-Unis

Enquête



Meetings de soutien à Barack Obama à Portsmouth (New Hampshire), Los Angeles (Californie) et Boise (Idaho). CHIP SOMODEVILLA/GETTY IMAGES ; DANNY MOLOSHOK/REUTERS ; TROY MABEN/AP

Présidentielle 2008

Ce que veulent les femmes

Les Américaines sont plus nombreuses à voter que les Américains et elles préfèrent les candidats démocrates. Autant dire qu'elles font l'objet de toutes les attentions, à trois semaines du scrutin

ANNICK COJEAN,
PENNSYLVANIE,
ENVOYÉE SPÉCIALE

C'est presque sur un coup de tête, début septembre, que deux jeunes New-Yorkaises, Lyra Kylston et Quinn Latimer, ont envoyé chacune à une vingtaine de leurs amies un courriel en forme de lettre ouverte. Il avait pour titre : « Voici quelque chose de positif que nous pouvons faire ! » et commençait ainsi : « Amies et compatriotes, Nous vous écrivons à cause de la colère et de l'effroi que nous avons ressentis à l'annonce du choix de Sarah Palin comme candidate à la vice-présidence des Etats-Unis pour le Parti républicain. Nous croyons que cette terrible décision (...) est une farce dangereuse - de la part d'un candidat sans gouvernail - qui a une réelle possibilité de devenir un fait. »

Le texte énumérait les positions « effrayantes » de la gouverneure de l'Alaska contre l'avortement, la liberté de parole, le contrôle des armes, la séparation de l'Eglise et de l'Etat et même... les ours polaires, affirmant qu'il s'agissait d'une « gifle aux victoires acquises par nos mères et grands-mères au prix de combats acharnés ». « M^{me} Palin, concluait-il, ne nous représente pas. » Et, pour exprimer leur révolte devant la manœuvre républicaine visant à attirer les votes féminins, les fem-

mes étaient invitées à répondre, leurs témoignages devant paraître dans le blog *Les femmes contre Sarah Palin* (<http://womenagainstsarahpalin.blogspot.com>).

« Au bout de deux jours, raconte Lyra Kylston, 31 ans, chroniqueuse dans une revue d'art, nous avons reçu 600 messages, écrits par des correspondantes de tous âges, de tous milieux, de tous coins d'Amérique. Au bout de six jours, il y en avait 20 000. Au bout d'un mois, 100 000. Il en arrivait parfois trois à la seconde, nous étions submergées ! » Elles en sont à 172 000, tandis que d'autres initiatives de femmes se multiplient, cherchant à se fédérer sur la Toile. Deux électrices du Missouri ont même décrété le 25 octobre « Journée nationale de défense des droits des femmes », donnant de l'impulsion à des manifestations dans un grand nombre d'Etats.

La soudaine apparition de Sarah Palin sur la scène politique n'est pas la seule responsable de l'irruption des femmes dans la campagne électorale. « En termes d'attention, de mobilisation, de débats autour des thèmes les concernant, cette élection est absolument sans précédent ! », se réjouit Susan Carroll, professeure de sciences

politiques à l'Université Rutgers (New Jersey) et au CAWP (Center for American women and politics). Les candidats ont enfin compris combien cet électorat est crucial : les femmes votent davantage que les hommes (60,1 %, contre 56,3 % en 2004) et, depuis la présidentielle de 1964, le nombre d'électrices à travers les Etats-Unis a toujours été largement supérieur à celui des électeurs (8,8 millions de plus en 2004). »

Les femmes s'étant inscrites encore plus massivement que les hommes sur les listes électorales en cette année qui connaît des records d'inscription, le nombre d'électrices pourrait donc dépasser de plus de 9 millions le nombre d'électeurs. « Leur rôle, affirme Susan Carroll, sera pivot dans le résultat de la présidentielle. » D'autant qu'il existe ce que les universitaires appellent un « gender gap », une différence dans les choix électoraux exprimés par les hommes et les femmes.

Le fossé est apparu pour la première fois en 1980, l'année où le républicain Ronald Reagan fut élu par une majorité d'hommes (8 points d'écart avec ses électrices). Il varie à chaque élection : 4 points d'écart entre les électrices (majoritaires) de Bill Clinton en 1992 et ses électeurs ;

11 points d'écart entre les mêmes à l'élection de 1996 ; 7 points d'écart entre les électeurs (majoritaires) de George W. Bush en 2004 et ses électrices. C'est un fait : « Les femmes ont plus tendance que les hommes à voter pour le Parti démocrate. »

Les analyses des intentions de vote pour le 4 novembre le confirment, et le candidat républicain McCain semble aujourd'hui perdre les femmes plus rapidement que Sarah Palin ne les a brièvement attirées. Selon les derniers sondages, tous largement favorables au candidat démocrate, le fossé entre les pourcentages d'électrices et d'électeurs décidés à voter pour Barack Obama oscille entre 5 et 17 points. « Plus qu'un fossé, un canyon ! », sourit une étudiante du CAWP en découvrant les pronostics concernant l'Etat voisin de Pennsylvanie, considéré comme un « swing state » (« Etat qui pourrait basculer ») par les républicains, alors qu'Hillary Clinton y avait triomphé lors des primaires. Les cinq derniers sondages affichent un écart entre électrices et électeurs séduits par Obama allant de 9 à 22 points. Dans l'enquête Rasmussen du 6 octobre, 64 % des femmes disaient vouloir voter démocrate, contre 42 % d'hommes.

Cap, donc, sur la Pennsylvanie, coincée entre l'Etat de New York au nord et celui de l'Ohio à l'ouest. La Pennsylvanie - 12 millions d'habitants -, gagnée par le candidat démocrate en 2004, mais convoitée par les deux candidats qui y multiplient leurs apparitions et l'inondent de publicité : 27 millions de dollars dépensés en messages télévisés depuis la mi-juin, plus que dans n'importe quel autre Etat. Des clips diffusés notamment autour des émissions destinées aux femmes : « Oprah », « Ellen DeGeneres », « Doctor Phil »...

« L'adhésion des femmes est vitale, assure Karen Finney, porte-parole du comité national démocrate. Ce sont elles qui souffrent les premières de la crise, elles qui sont les premières licenciées, elles qui se préoccupent du prix des denrées à mettre le soir sur la table. Le programme d'Obama prévoit pour elles de vraies mesures et ce sont elles, sur le terrain, qui peuvent le mieux les expliquer. A elles de se réunir, de se téléphoner, de toucher sœurs, amies, voisines... »

Le terrain. Tout est là. Christiane, Pam, Debbie, Elaine le savent qui, depuis les primaires, et malgré leur emploi dans les services sociaux, auprès des personnes âgées ou comme infirmières, sillonnent Philadelphie, avec des milliers d'autres bénévoles, dans le but de convaincre les habitants de s'inscrire sur les listes électorales, de s'intéresser au débat politique, de se mobiliser, et de voter... pour Obama.

« Il galvanise les gens, il les responsabilise, dit Elaine, 52 ans, bardée de badges à l'effigie de son candidat et « prête à tout » pour qu'il soit élu. Cet homme-là est juste, intègre, soucieux d'égalité, doté d'un sens de la communauté, d'une vision pour le monde. »

Finie l'arrogance des Bush-Cheney et de la « clique des vieux hommes blancs de Washington ! », lance Debbie ; finie l'influence des va-t-en-guerre, des pétroliers, et autres profiteurs des marchés de l'Irak ; finie l'indifférence aux communautés les plus pauvres, aux exclus du système de santé, aux petits salaires des femmes payées 76,6 cents pour un travail pour lequel les hommes perçoivent un dollar. « A la différence de Sarah Palin, il est du

côté des femmes », souligne Pam, sensible tant à sa défense de l'égalité de salaire, du droit à l'avortement, de l'accès à la contraception qu'à sa volonté d'étendre le congé des femmes enceintes ou des salariés devant s'occuper d'un parent âgé. « Le jour où Obama a accepté sa nomination, c'était le 45^e anniversaire du discours de Martin Luther King à Washington, et cela prenait tout son sens », dit Christiane, « bouleversée » par « l'éthique et l'humanisme » du leader démocrate.

La ville de Philadelphie a été quadrillée, et des petits commandos s'occupent, dans chaque quartier, de recruter des hordes de volontaires. « Il nous en faudrait 10 000 le jour de l'élection », dit Christiane. Pour quoi faire ? Allons donc ! « Frapper aux portes. Une fois, deux fois, trois fois. S'assurer que les gens vont voter, s'assurer qu'ils ont voté, s'assurer qu'ils n'ont pas de problème de déplacement ou de garde d'enfants... »

Ce samedi, le comité Obama organise au cœur de la ville un concert de Bruce

Springsteen, grand supporteur du sénateur de l'Illinois. Cinquante mille personnes se pressent pour écouter le Boss tandis que Christiane, Pam, Debbie, Elaine et des centaines de volontaires remplissent des formulaires d'inscription sur les listes électorales et prennent les coordonnées des sympathisants.

Doris Thomas et Johnnie Mae West sont aussi de la partie. Africaines-Américaines, vivant dans un quartier défavorisé où la plupart des familles sont touchées ou menacées par le chômage, elles espèrent « un raz de marée » en faveur d'Obama. « Ce pays a besoin d'être lavé, vous entendez ?, dit l'une. Lavé des ignominies de Bush qui a envoyé les enfants les plus pauvres se faire tuer en Irak et qui offre 700 milliards aux financiers de Wall Street quand tant de gens sont en train de tout perdre, y compris leur logement ! Dans ce pays, si vous loupez deux échéances de remboursement, on vend votre maison et même votre voiture ! Mais ça, McCain ne peut pas comprendre, lui qui ne se rappelle même plus combien il a de maisons ! »

Un détour au Wal-Mart s'impose. La chaîne d'hypermarchés, fréquentée par un cinquième des Américains au moins une fois par semaine, a donné son nom à un groupe démographique que les son-

deurs disent crucial dans la bataille actuelle : les « Wal-Mart moms », mères de famille blanches, peu éduquées et à faibles revenus. Ce jour-là, les femmes aux Caddie surchargés sont essentiellement africaines-américaines, et, sans surprise, penchent toutes pour Obama.

« Pas parce qu'il est noir !, insiste Betsy Shaw, mère célibataire, qui d'ailleurs préférerait Hillary Clinton. Mais parce que c'est le seul qui peut sortir l'Amérique du marasme. J'ai eu jusqu'à trois boulots simultanés pour m'en sortir. Je n'en ai plus que deux et je boucle à peine mon budget. Si j'en perds un nouveau, je ne paie plus mon loyer. Ils le savent, ceux qui rêvent de l'Amérique, qu'ici il faut travailler comme des esclaves ? »

Une femme blanche s'avance, deux bambins dans le Caddie, six autres à ses trousses. « Voter ? Oui, je le ferai. En suivant les instructions de mon mari. » On croit à une plaisanterie. « Nous sommes juifs orthodoxes et nous nous sommes répar-

ti les tâches : à lui les décisions concernant la vie en société ; à moi, celles concernant la famille. Cela lui en fait une tous les quatre ans. Cela m'en fait au moins huit par jour. Voyez où est le pouvoir ! » Elle a de l'humour. Sa fille de 12 ans aussi : « Tu peux bien dire que papa vote McCain ! On est des conservateurs, on aime Sarah Palin qui se prénomme comme moi, et on a peur d'Obama qui n'aime pas Israël. » Sa mère corrige : « On a surtout peur de la réaction de la communauté noire qui se sentira soudain sûre d'elle, et risque de ghettoïser les juifs d'Amérique. »

Une autre femme blanche, bibliothécaire, votera « avec élan » pour Obama, parce que « c'est le seul espoir de changement » ; parce qu'elle a deux filles « en âge de procréation » et qu'il garantira le « choix » des femmes en la matière. Enfin parce qu'il « réconciliera l'Amérique avec le reste du monde ». Pour « convertir » son mari latino, tenté par McCain, elle lui murmure tous les matins au creux de l'oreille : « Je connais bien les questions russes parce que je vois la Russie de ma fenêtre » – allusion à une déclaration de la gouverneure de l'Alaska, qui répondait à des reproches sur son inexpérience en politique internationale.

Dimanche 5 octobre étant journée annuelle du « respect de la vie » pour l'Eglise catholique, l'évêque de Scranton, au nord de la Pennsylvanie, a ordonné aux prêtres de son diocèse de lire à la messe une lettre dans laquelle il affirme que voter pour un candidat favorable à l'avortement équivaut à soutenir le crime. Des démocrates catholiques s'en sont offusqués et une religieuse, sœur Margaret Gannon, a fait circuler une pétition dans laquelle il est rappelé aux catholiques (un quart de l'électorat américain, un tiers de celui de la Pennsylvanie) qui hésiteraient à voter Obama, que le racisme aussi est un péché qui menace la dignité de la vie.

C'est ce que pense Shirley, une élégante Africaine-Américaine de 70 ans, qui, sortant de la cathédrale Saints Pierre et Paul de Philadelphie, se dit navrée du débat. Le choix « si intime » de l'avortement relève de la liberté des femmes, dit-elle, et les priorités d'égalité et de justice sociale défendues par Obama sont les plus respectueuses des enseignements de l'Eglise. « J'étais née sous la Grande Dépression et j'ai vu ma mère, couturière et célibataire, se tuer au travail pour survivre. Elle avait confiance en Roosevelt. Ma fidélité au Parti démocrate date de là. »

Karen Goroncy, 51 ans, votera elle aussi démocrate. Divorcée, trois enfants,

elle s'occupe à domicile d'un jeune homme handicapé, gagne environ 28 000 dollars (20 500 euros) par an et, comme 45 millions d'Américains, ne dispose d'aucune assurance santé. Elle ne soigne donc pas la hernie qui lui « poignarde » l'estomac, une cystite récurrente, sa vue qui décline, ni sa dentition dans un état critique. Elle n'a encore jamais voté : « A quoi bon ? Les gens comme moi n'avaient aucune chance que ça change. » Cette fois, c'est différent : « Obama est mon seul espoir. » La réforme de l'assurance-maladie revient avec constance dans les conversations des femmes ; chez les plus démunies, c'est même une obsession. Et pas une infirmière rencontrée ce dimanche à une convention professionnelle ne défend les vues du candidat McCain, résolument hostile à l'objectif de couverture universelle d'Obama.

Alors, les républicaines ? « Pas facile de s'affirmer comme telles à Philadelphie !, sourit Carol Sano, cadre dans l'industrie du voyage. Mais moi, je sais exactement ce qui me fait voter McCain : notre

sécurité. » Employée de la Pan Am au moment de l'attentat de Lockerbie (le 21 décembre 1988, un Boeing 747 de la compagnie américaine, qui assurait la liaison Londres-New York, explosa au-dessus du village écossais de Lockerbie au Royaume-Uni et causa la mort de 270 personnes) et chargée des relations avec les familles des victimes, elle en est restée traumatisée. Le 11 septembre 2001 n'a fait que raviver son obsession. « Peu importe le prix de l'essence ou la santé de Wall Street si notre sécurité n'est pas garantie. Or nous serons de nouveau attaqués si Obama est élu. » Pourquoi ? « Ils n'ont pas peur de lui, ils ont peur de McCain. »

« Ils » est un peu flou, mais la personnalité d'Obama, dit-elle, l'est autant. « Ses liens avec des ennemis intérieurs de l'Amérique, sa volonté de tendre la main aux dictateurs comme Chavez et Castro, ses penchants socialistes... Je suis survivante d'un cancer du sein, mère célibataire de deux enfants adoptés, je dois suffisamment me battre dans la vie pour n'avoir pas envie de craindre en plus les bombes de terroristes. »

Au fond, c'est l'un des arguments qui reviennent le plus dans la campagne et

les petites villes conservatrices de Pennsylvanie. Il y a le refus d'une hausse des impôts, le rejet d'une « socialisation du système de santé », la volonté de remettre en cause le droit à l'avortement, la conviction que « les républicains défendent mieux les valeurs traditionnelles de l'Amérique ». Mais, bien plus qu'une adhésion au programme du sénateur McCain, c'est une suspicion terrible à l'égard d'Obama qui est mise en avant. « Cet

homme est angoissant, confie Ruth Buck, 72 ans, ancienne radiologue, rencontrée à Blue Bell. Qui est-il vraiment ? Dans quel gouffre va-t-il faire plonger l'Amérique ? Pendant vingt ans, il fut le fidèle d'un pasteur qui crie sa haine des Blancs ; il a un copain terroriste à Chicago, des connexions palestiniennes alors que nous sommes des amis d'Israël, des liens secrets avec des islamistes... Oh mon Dieu ! »

Ce jour-là, John Mc Cain et Sarah Palin tiennent meeting dans la ville de Bethlehem. Le public – entièrement blanc – est survolté, qui chante la « Belle Amérique », prie, debout, main

sur le cœur, pour que Dieu « protège les troupes et fasse être McCain », et siffle lorsqu'un responsable du Parti républicain évoque la possibilité que « Barak Hussein Obama » devienne président des Etats-Unis.

Non, ce n'est pas de l'enthousiasme pour le sénateur de l'Arizona, héros du Vietnam, que l'on ressent ici. Mais une sorte de panique à l'idée que le pays puisse être dirigé par... un Noir ? « Oh ce n'est pas la question !, se récrie une employée d'un centre de jeunes détenus. Mais qui sait d'où vient vraiment cet Obama ? Qui connaît les rapports qu'il a gardés avec des fondamentalistes de son pays ? » Son pays ? Ce n'est pas l'Amérique ? « Si. Enfin... Il y a aussi le Kenya, et puis l'Indonésie, pleine d'islamistes. Où cela va-t-il nous mener ? »

Une jeune serveuse de bar de Bethlehem a regardé le meeting à la télévision. Elle a détesté le discours de Sarah Palin – qui arborait un sac portant la mention « les vraies femmes chassent l'original » – et décidé que, contrairement à son père et ses frères – l'un est en Irak –, elle voterait pour le candidat démocrate. « Ma mère se tait, dit-elle. Mais je sens bien pour qui elle penche. Les vraies femmes votent pour Obama ! » ■

« Il a un copain terroriste à Chicago, des connexions palestiniennes alors que nous sommes des amis d'Israël, des liens secrets avec des islamistes... Oh mon Dieu ! »

Ruth Buck, ancienne radiologue, à propos de Barack Obama



Meetings de soutien à John McCain à Mosinee (Wisconsin), Lebanon (Ohio) et Saint Paul (Minnesota). JIM WATSON/AFP ; ROBYN BECK/AFP ; RICK WILKING/REUTERS

Les 8 Etats qui feront l'élection

A trois semaines du scrutin du 4 novembre, le candidat démocrate à la Maison Blanche, Barack Obama, et son adversaire républicain, John McCain, sont au coude-à-coude dans huit Etats. Parmi eux, des « poids lourds » comme la Floride, l'Ohio ou la Caroline du Nord

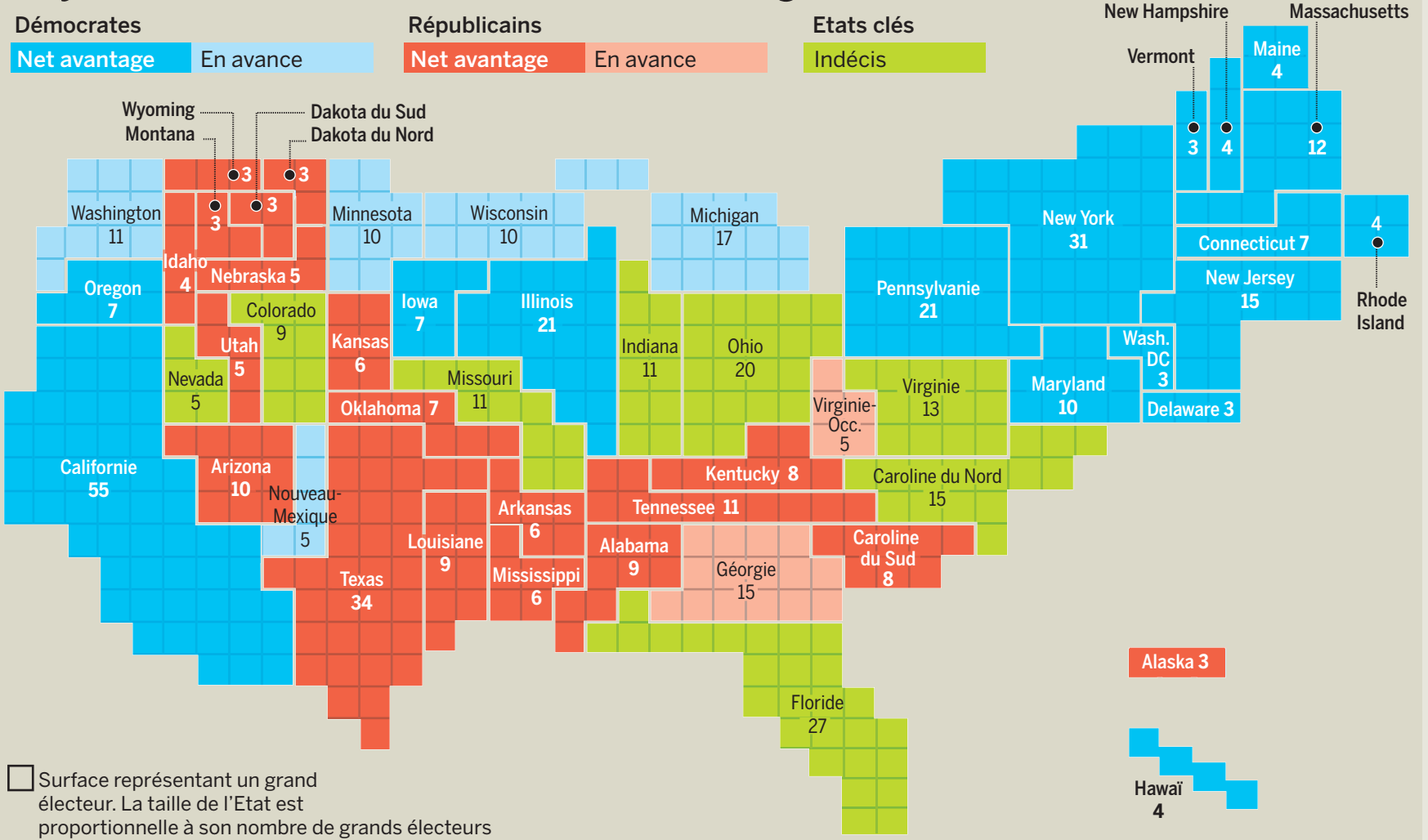
Parce que les pères de la Constitution de 1787 doutaient que la masse des citoyens fût en mesure de faire « un choix intelligent », le président des Etats-Unis est élu au suffrage universel indirect.

Première étape : le vote populaire. Dans chaque Etat, les citoyens votent pour la liste des grands électeurs se réclamant du candidat à la présidence de leur choix. La liste du candidat qui obtient la majorité dans l'Etat, ne serait-ce que de quelques dizaines de voix, obtient tous les votes des grands électeurs de l'Etat.

Deuxième étape : le vote des grands électeurs. Il sont au nombre de 538. Chacun des 50 Etats dispose d'autant de grands électeurs que leur Etat compte d'élus au Congrès (deux sénateurs et un nombre de représentants proportionnel à la population de l'Etat). Le district de Columbia (soit la capitale fédérale, Washington) a, lui, trois grands électeurs.

Le résultat. Un candidat doit obtenir la majorité absolue – soit 270 voix des grands électeurs – pour être élu à la Maison Blanche. En général, ce système amplifie la victoire d'un candidat. Mais il arrive, en cas de vote serré, que le candidat qui a obtenu le plus de voix au suffrage universel ne soit pas élu par le collège électoral, comme ce fut le cas en 2000, lorsque Al Gore perdit face à George Bush. Depuis 1787, le système n'a jamais été réformé.

Enjeu de la bataille électorale : les 538 grands électeurs



L'avance de Barack Obama et l'inconnue du « facteur racial »

Au 13 octobre 2008

Majorité requise pour être élu :
270 voix de grands électeurs

538 grands électeurs

264

Ticket démocrate :
Barack Obama/Joe Biden

163

Ticket républicain :
John McCain/Sarah Palin

111

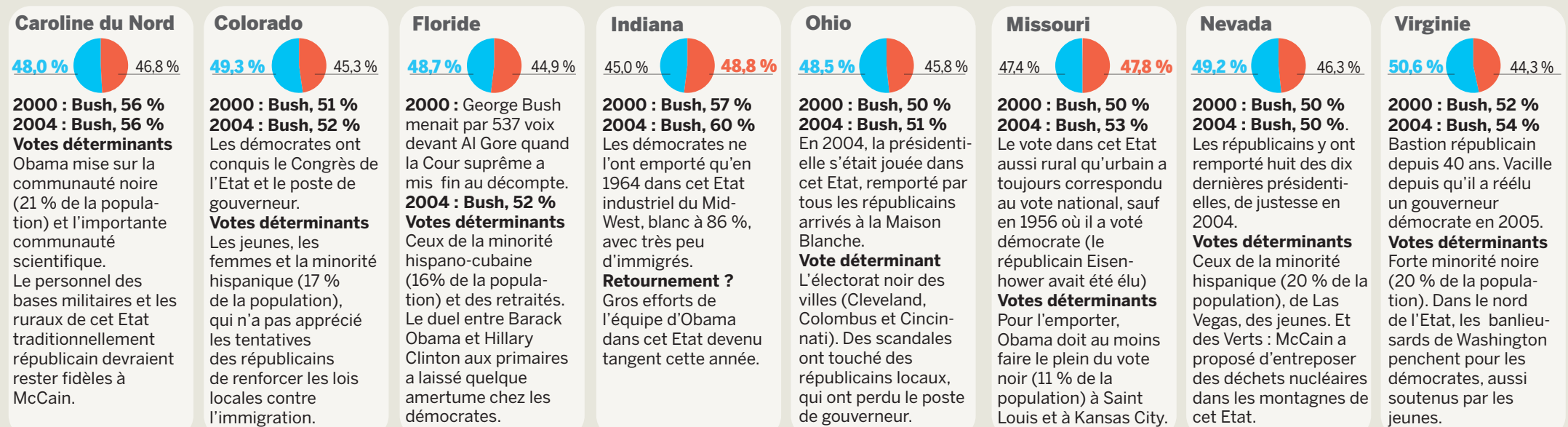
Indécis

Les sondages reconnaissent qu'ils sont confrontés cette année à une inconnue de taille : des électeurs affirmeraient qu'ils ont choisi Barack Obama, premier candidat noir à la présidentielle, de crainte de paraître racistes, tout en ayant l'intention de voter pour John McCain.

Les votes des jeunes, des femmes et des minorités seront déterminants

Sondages du 13 octobre

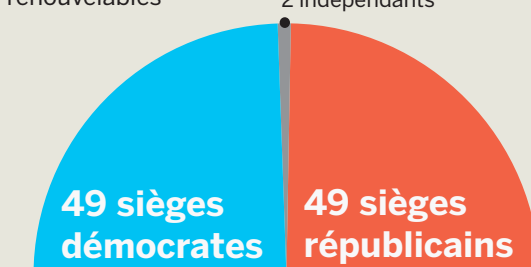
■ en faveur de Barack Obama ■ en faveur de John McCain



Renouvellement du Congrès : les démocrates espèrent accroître leur majorité

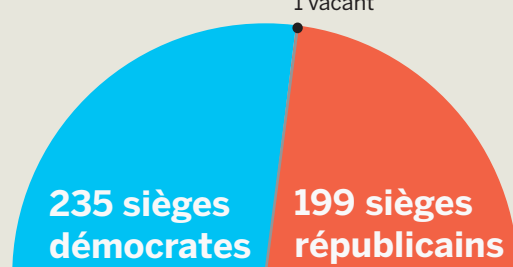
Le Sénat sortant (100 membres), renouvelé au tiers

12 sièges démocrates renouvelables
23 sièges républicains renouvelables
2 indépendants



La Chambre des représentants sortante (435 membres), entièrement renouvelée

235 sièges démocrates
199 sièges républicains
1 vacant



Majoritaires dans les deux Chambres du Congrès depuis 2006, les démocrates devraient accroître leur avance le 4 novembre. Sur les 435 sièges de la Chambre des représentants, ils en détiennent 235. Seuls six d'entre eux ne se représentent pas, alors que 26 républicains se retirent et que 3 autres ont été battus dans les primaires pour la candidature. Etant donné l'avantage dont bénéficient les sortants, les démocrates espèrent conquérir jusqu'à une vingtaine de sièges. Sur les 100 membres du Sénat, 35 sont soumis à réélection cette année, dont 23 républicains et 12 démocrates.

Sept républicains et 1 démocrate ne se représentent pas, ce qui permet aux démocrates de rêver d'atteindre 60 sièges, soit la majorité qualifiée nécessaire pour l'adoption de certaines lois et pour la maîtrise de l'ordre du jour. Onze gouverneurs d'Etat sur 50 sont soumis à renouvellement. De nombreux autres votes auront lieu le 4 novembre : le renouvellement partiel ou total des assemblées législatives d'Etat, les conseils municipaux et autres élus locaux, les juges ou les shérifs. Des référendums d'initiative citoyenne sont organisés dans plusieurs Etats.

La force d'Obama ? Etablir un pont entre vote blanc et vote noir

Orlando Patterson

Professeur de sociologie à l'université Harvard, à Cambridge (Massachusetts), spécialiste de la « question raciale ».

Une récente enquête au Michigan montrait que nombre d'ouvriers blancs ne voteront pas pour Barack Obama parce qu'il est noir. Quel est le poids de la « question raciale » aujourd'hui aux Etats-Unis ?

De nombreuses études, depuis dix ans, se résument à un chiffre rond : 20 %. Ainsi, le General Social Survey de l'université de Chicago repose les mêmes questions tous les deux ans. Il en ressort que pour 20 % d'électeurs blancs l'identité raciale des candidats est un élément-clé de leur vote. Dans les sondages, 20 % répondent qu'ils ne voteront pour Barack Obama « en aucune circonstance ». Tel est donc son « handicap » spécifique. Il peut le compenser en mobilisant les deux catégories qui votent historiquement le moins : les jeunes et les Noirs. Il suffirait que 5 % des 18-30 ans et 10 % de Noirs votent plus que d'habitude pour compenser le poids du facteur raciste.

Comment analysez-vous l'évolution de la « question raciale » aux Etats-Unis ?

Le changement est inouï. Il y a encore trente ans, un candidat noir aurait suscité une hostilité explicite. Aujourd'hui, l'Amérique est peut-être la nation la moins raciste des pays développés. Non seulement la ségrégation a été institutionnellement abolie, mais la contribution des Noirs en tant qu'Américains est reconnue. Les deux femmes les plus puissantes sont Condoleezza Rice [secrétaire d'Etat de l'administration Bush] en politique et, sur le plan sociétal, Oprah Winfrey [présentatrice vedette de la télévision]. Il y a de plus en plus de maires et de PDG noirs.

Le changement majeur, c'est la formation d'une élite et d'une classe moyenne noire qui, en termes d'influence sociale et d'accès aux pouvoirs, possède un poids parfois disproportionné par rapport à sa réalité numérique. Des Noirs contrôlent des pans entiers de la structure de production de la culture, de la mode, du langage.

Pendant que les ouvriers blancs du Michigan étaient interrogés, leurs femmes regardaient Oprah Winfrey à la télé. Et leurs enfants, sur un autre écran, un match de basket, où 80 % des joueurs sont des Noirs. Quand les Boston Celtics ont gagné le championnat avec une équipe entièrement noire dans une ville WASP (blanche anglo-saxonne) par excellence, les jeunes se bousculaient pour toucher leurs héros.

Qu'est-ce qui n'a pas changé ?

C'est simple : la sphère publique a été bouleversée, mais, dans la sphère privée, l'Amérique est, sous certains aspects – l'école, l'habitat –, plus divisée qu'en 1960 ! Avant, tous les Noirs vivaient dans des ghettos. Aujourd'hui, les pauvres vivent dans des ghettos pauvres et les classes moyennes dans des zones résidentielles noires pour classes moyennes. Là est le paradoxe : la même femme blanche, qui regarde Oprah Winfrey et lit ses magazines, verra d'un très mauvais œil un couple noir acheter la maison d'à côté. Bref, un Noir présentateur de télé, c'est parfait, un Noir comme voisin, non. Cela étant, cette attitude aussi est en recul. On le voit bien dans le rapport des jeunes Blancs à la culture noire.

Il y a cinquante ans, des parents blancs dénonçaient déjà le rock and roll que leurs enfants adoraient comme une « musique de Nègres »...

Oui, avec une différence : à l'époque, il fallait Elvis Presley. Seul un Blanc pouvait faire la médiation avec la « musique de Nègres ». Les jeunes Blancs n'ont plus besoin de cette médiation. Cette évolution est fondamentale.

Il y a encore trente ans, un candidat noir aurait suscité une hostilité explicite. Aujourd'hui, l'Amérique est peut-être la nation la moins raciste des pays développés. Mais le candidat démocrate devra composer avec une montée en puissance de la politique identitaire



Avez-vous une explication à ce paradoxe entre sphère privée et sphère publique ?

La plupart des analystes y voient la persistance du racisme. Mais la ségrégation dans l'habitat n'est pas due qu'aux Blancs. On assiste à une montée en puissance très importante de la « politique identitaire » aux Etats-Unis. Je comprends d'où vient ce phénomène chez les Noirs. Mais il reste que l'identité raciale y est très puissante. Eux aussi ont un « problème » avec les Blancs ; eux aussi veulent rester « entre eux ». Dans la ghettoïsation de l'habitat, je ne néglige pas les facteurs sociaux, la pauvreté. Mais le phénomène identitaire est très important.

Aujourd'hui, si un Noir des classes moyennes veut s'installer dans un quartier blanc, ce n'est pas simple, mais parfaitement possible. Et si les mariages interraciaux progressent à un rythme lent, là encore la pression sociale pour ne pas épouser quelqu'un de l'« autre » race n'existe pas que chez les Blancs.

Pourquoi Barack Obama se définit-il comme « candidat noir », pas comme métis ?

Au départ, en Amérique, quiconque est sang mêlé est « noir » : tel était le système raciste d'exclusion. Aujourd'hui, les plus

«
Même des racistes
“moyens” peuvent dire
“j'aime bien ce type”.
Pour la première fois,
ils sont à l'aise avec un Noir :
il leur donne le sentiment
de ne pas être racistes !

favorables à s'identifier comme « noirs » sont les métis eux-mêmes. Or ils ne devraient pas avoir à choisir entre leur père et leur mère. Mais le leadership communautaire noir fait pression pour qu'ils s'enregistrent comme « Noirs seulement ». Il faut le dire crûment : ainsi, ils préservent leur influence sur la communauté. Obama, en se définissant comme « Noir », s'insère dans cette quasi-obliga-

tion. L'ironie est qu'il le fait d'une manière qui met en péril le fonctionnement des institutions noires identitaires, car en réalité il pousse à l'abandon de la politique identitaire. Mais il doit le faire de façon très précautionneuse. Car, dans leur majorité, les Noirs sont suspicieux à l'égard des métis. De plus, Obama n'est pas un descendant d'esclaves. Mais il a géré le problème brillamment.

Après Harvard, il a opté pour devenir organisateur communautaire plutôt que de gagner tout de suite 500 000 dollars par an. De Barry, il a choisi de redevenir Barack et n'a pas eu honte de son second prénom, Hussein. Mais sa principale force a été sa femme. S'il s'était marié à une Blanche, pour la communauté noire, ce n'était pas même la peine d'essayer de quémander ses voix. Epouser une jeune femme très « racines », issue d'un milieu de cols bleus noirs, ça, c'est le gage absolu. Michelle a vraiment le *black woman affect* (la sensibilité de la femme noire). Bien sûr, elle sort d'Harvard. Mais elle est dure. Les Noirs reconnaissent en elle une *sister*. Elle est la part essentielle de son lien avec la communauté africaine-américaine.

Barack Obama n'est donc pas un candidat « post-racial » ?

Non : il a gardé deux liens séparés et établi un pont, c'est différent. Son succès est dû à sa capacité à ne pas s'aliéner le vote noir, dont il a besoin, tout en n'étant pas un « candidat noir » dans le sens habituel. Sa force est d'être capable de communiquer aussi facilement avec les Blancs qu'avec les Noirs. Quelque chose dans sa personnalité le lui permet. N'oubliez pas que culturellement, il est « blanc », élevé par des grands-parents blancs dans un milieu blanc au Kansas.

La plupart des Blancs ne se sentent pas menacés par lui. Même des racistes « moyens » – pas les forcenés, bien sûr – peuvent dire « j'aime bien ce type ». Pour la première fois, ils sont à l'aise avec un Noir : il leur donne le sentiment de ne pas être racistes ! Quand, pour devenir sénateur de l'Illinois, il a remporté des circonscriptions du sud de l'Etat, au conservatisme puissant, racisme inclus, je me suis dit : ce gars-là ira très loin.

Aujourd'hui, une moitié de cette communauté n'est plus constituée des « descendants d'esclaves » mais de Latino-Américains, d'Africains et de Caribéens...

Obama est le résultat de l'entrée massive de Noirs sur le territoire américain depuis cinquante ans. Or, ceux qui ne sont pas des Africains-Américains historiques réussissent socialement souvent mieux. A l'embauche, beaucoup d'employeurs font plus confiance à un Antillais. On a oublié que Colin Powell, de parents jamaïcains, aurait pu être le premier candidat noir à l'élection présidentielle.

Quand Obama a émergé, les leaders noirs traditionnels ont réagi sur le mode : « Mais d'où vient ce type ? Il ne nous représente pas. » Les descendants d'esclaves sont une communauté avec une volonté de différenciation très marquée. Un peu comme les juifs, ils se reconnaissent d'un clin d'œil, rient ou ne rient pas des mêmes choses. Ces gens-là veulent souvent vivre entre eux. Moi, je suis d'origine jamaïcaine. Comme Colin Powell, je ne fais pas « partie de la bande ».

Quelles sont les conséquences de cette diversité noire sur la campagne ?

Lorsque Obama évoque le comportement déplorable de tant de pères noirs qui abandonnent femme et enfants, c'est insupportable pour les dirigeants noirs traditionnels. Pas parce que c'est faux, mais parce qu'il en parle publiquement. Pour eux, critiquer les siens constitue un acte de déloyauté inadmissible. C'est pour ça qu'au début, le révérend Jesse Jackson dit, sans savoir qu'un micro est branché : « On va lui couper les c... »

Culturellement, ces dirigeants sont dominés par l'ethnicisme : la déloyauté envers le groupe de référence est le crime le plus grave. Là encore, je suis admiratif de la manière dont Obama a contourné l'obstacle. Aujourd'hui, les dirigeants noirs sont tellement enthousiastes à la seule idée qu'un Noir soit élu président qu'ils en oublient leurs griefs.

De tous points de vue, nous assistons à une campagne incroyable. Un affrontement entre deux candidats si profondément différents, dans une situation internationale, politique et financière, très tendue, avec une crise intérieure américaine, économique et culturelle, très profonde, tout tend à rendre cette élection l'une des plus exceptionnelles de l'histoire américaine. Les bouleversements qu'une victoire d'Obama générerait dans la communauté noire américaine n'en sont qu'un élément. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVAIN CYPEL
ILLUSTRATION EMRE ORHUN